

CHRIS MC GREGOR RESSUSCITE SA CONFRERIE DU SOUFFLE

A l'abri d'un immense chêne pédonculé, le Moulin de la Madonne trône en pleine campagne agenaise, hors du siècle, hors du monde. Chris McGregor habite ici depuis 1973. Quand il s'assoit à son piano, dans la grande salle du moulin ou sur une scène, il donne la même impression de solidité et d'inebranlable robustesse. bercée par un balancement impérieux, coulée dans des harmonies chantantes, l'improvisation rappelle, sans aucun doute possible, l'Afrique, mais une Afrique de rêve, lointaine comme un souvenir d'enfance.

Dans quelques jours, l'enchantement va se rompre. McGregor se retrouvera à la tête du Brotherhood of Breath, la « Fraternité du Souffle » le grand orchestre tonitruant et caracolant qu'il a dissout voici plus de cinq ans. Une histoire pleine de bruit et de fureur refait surface. L'Afrique assoupie et dorée du pianiste solitaire redevient l'Afrique du Sud, un volcan, une poudrière.

McGregor est né en 1936 au Transkei et a basculé en pleine illégalité des la fondation de son groupe de jazz, les Blue Notes : cinq Noirs et un Blanc ! Le groupe est connu, il sillonne le pays. Pendant deux ans, il joue à cache-cache avec les autorités. Jusqu'à ce jour de 1964 où les Blues Notes, acclamés au festival d'Antibes, décident de ne plus retourner sur leurs pas. Ils font la manche dans les rues de Nice, puis gagnent l'Angleterre et creusent leur trou dans le milieu du jazz d'avant-garde. Le Brotherhood, McGregor y songe dès le début et réalise son rêve en 1970 : douze souffleurs aiguillonnés par le noyau rythmique des Sud-Africains. Une folie, un pari insensé.

« J'ai toujours eu la passion des big bands. J'y retrouve l'esprit traditionnel du jazz et de la musique noire, la force spirituelle qui émane des vastes réunions, l'excitation née du choc des énergies. Quand on a goûté ça, on ne peut plus l'oublier. »

Le Brotherhood of Breath est plus, ou autre chose, qu'un grand orchestre de jazz. Il veut s'adresser aussi bien au public rock, et il y réussit, dès son premier grand concert à Londres, dans un festival pop.

« Nous étions sûrs de casser la baraque. A l'époque, la mode était à une musique plutôt lente et quand on est arrivé tout le monde roupillait là-dedans. Nous avons commencé à jouer en coulisse et puis nous avons déboulé sur la scène comme des sauvages. A la troisième mesure, tout le monde était debout. »

Quand le Brotherhood sonne la charge, on pense inmanquablement à la ruée d'un troupeau d'éléphants. A chaque instant sa mise en place défie les lois du big band classique,

il peut plonger en plein chaos et se retrouver d'un seul coup soudé dans un impeccable unisson.

« Contrairement aux apparences, nous étions plus organisés qu'un grand orchestre de jazz traditionnel. Mais nous jouions à faire semblant et à brouiller les cartes. J'aime entretenir une équivoque perpétuelle entre ce qui est improvisé et ce qui est écrit. »

Après plusieurs tournées et quatre albums, le Brotherhood of Breath donne son concert d'adieu à Toulouse en mai 1977. Problèmes pratiques et économiques, besoin de réfléchir, de prendre du champ...



Le nouvel orchestre ne devrait vivre, sauf miracle, que le temps de sa tournée en France. Sa composition n'a plus grand chose à voir avec l'ancien, on y trouve des musiciens français comme Jeanneau, Sclavis, Levallet ou Montredon, et aussi Goodbeek, Tchicai, Ray Anderson...

« En un sens, ça ne change pas tellement. Je reprends l'ancien répertoire et j'y ajoute des choses nouvelles. Bien sûr, il va falloir trouver un compromis pour que l'ensemble fonctionne. C'est mon rôle de « chef d'orchestre ». Je crois que j'arrive à bien comprendre les gens, sans doute parce que je suis moi-même un peu schizophrène, partagé entre des personnages différents, Africain et Européen, par exemple. Je suis un bon catalyseur d'énergie. »

S.L.

CHRIS Mc Gregor, Brotherhood of Breath, 21 h, Jazz Unité La Défense (+ 4, 5)